

Snap shot

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **3 (1926)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une étrange initiative

Sous la plume de Charles Vogel, nous lisons dans le *Journal* :

« On s'inquiète beaucoup, paraît-il, aux États-Unis, dans les milieux de « théâtre » — et la société des Auteurs dramatiques en aurait conçu une vive émotion — d'une initiative prise par une importante firme cinématographique.

Voici :

L'intention est prêtée à cette firme de se placer à la tête d'un groupement ayant pour objet de ne permettre la représentation sur la scène que des pièces jugées de nature à être ensuite adaptées à l'écran !

On s'explique facilement qu'un tel projet provoque le trouble dont nous parlons.

Supposons, en effet, que le plan puisse être réalisé. Il n'est plus tenu aucun compte de la valeur littéraire, artistique, morale, philosophique, psychologique des œuvres théâtrales.

Seules sont admis à être joués les ouvrages qui, par leur caractère, se prêtent au passage du plateau à l'écran. Figurons-nous, par exemple, que *le Misanthrope* soit une pièce américaine : *le Misanthrope* ne peut guère — nous le reconnaissons sans hésitation — exciper des qualités qui le rendraient propre à une adaptation cinématographique.

Le Misanthrope serait donc banni du théâtre américain. C'est en vain qu'on objecterait qu'à défaut de ces qualités-là, il en a d'autres, peu négligeables...

Inutile d'insister — *le Misanthrope* serait condamné — le « trust » n'en voudrait à aucun prix... pièce mauvaise pour le ciné... au panier !

Heureusement pour l'art dramatique aux États-Unis — si vraiment on a eu l'intention de pousser jusqu'à bout ce projet — le groupe en question n'est pas encore constitué.

Quoi qu'il en soit, les auteurs dramatiques transatlantiques, estimant que la guerre est déclarée, se préparent à une contre-attaque vigoureuse — et l'on ne saurait leur dénier, en l'espèce, le droit de se défendre.

Or, il est éminemment souhaitable qu'il n'y ait aucune manifestation d'hostilité entre l'art dramatique, aux États-Unis comme ailleurs.

Le théâtre et le cinéma peuvent vivre côte à côte — et en bonne intelligence ; ils diffèrent l'un de l'autre, ils ont chacun leur caractère propre, leur « essence » particulière — rien ne s'oppose à ce qu'ils aient successivement le même public — rien ne s'oppose à ce qu'on les aime l'un et l'autre pour des raisons qui ne sont pas les mêmes. Pour qu'on apprécie à sa valeur le bon vin de Bourgogne, est-on obligé de tenir en mépris le bon vin de Champagne — ou inversement ?

Ne saurait-on rendre hommage aux beautés d'une harmonieuse statue et à celles d'un tableau bien conçu, bien dessiné et bien peint ?

La guerre est haïssable.

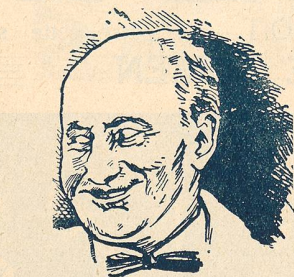
Pas de guerre entre le « ciné » et le théâtre. Nous sommes d'accord, n'est-il pas vrai ? »

Méfiez-vous des écoles de cinéma

Il y a encore des gens naïfs qui se laissent prendre à certaines réclames tendant à attirer des jeunes gens ou jeunes filles dans des écoles ou autres institutions appelées écoles de cinéma et qui n'ont d'autre but que de extorquer le plus d'argent possible à ces candides candidats de l'art muet dont ils deviennent les victimes. Notre confrère *Mon Ciné* répète dans chacun de ses numéros à ses correspondants de ne pas se laisser tromper par ces annonces alléchantes et Antoine écrit dans le *Journal* ce qui suit :

« Il y a longtemps que j'espérais ce coup de balai qui vient de nettoyer une école de cinéma où venaient se faire dévaliser un invraisemblable nombre de naïfs, prétextant à la succession de Charlot et de Gloria Swanson. Souvent, de malheureux écorchés vinrent me conter leur lamentable aventure. Mais que faire ? Après avoir conseillé aux victimes de déposer une plainte, devant les tracas de laquelle elles reculaient, m'efforcer de mettre les autres en garde ici-même ? C'est ce que j'ai fait à plusieurs reprises. Il n'y a pas encore un mois qu'une « élève » désillusionnée me disait qu'après avoir payé de coûteuses et inutiles leçons, elle avait été soulagée de tout son petit avoir, une vingtaine de mille francs ! Même, un jour, j'ai sauvé par hasard mon ambition cuisinière, qui fréquentait en cachette, le soir, un cours de cinéma dont elle avait pris l'adresse dans les petites annonces ! Elle ne me l'a pas pardonné, du reste, et, en faisant son marché, elle doit toujours s'attarder à rêver devant les affiches de l'établissement voisin.

On n'empêchera point les cervelles de « tourner », même loin des appareils ; mais, ce qui serait possible, c'est un contrôle serré de ces officines, dès que leurs organisateurs entreprennent la publicité indispensable pour le recrutement de leurs dupes. N'existe-t-il point, à la préfecture des services tout organisés pour cette surveillance ? Nous lisons, ces jours-ci, que les grandes firmes américaines ont fondé une école officielle : nos groupements corporatifs ne pourraient-ils pas déployer quelque vigilance de ce côté ? »



**Vous passerez d'agréables soirées
à la Maison du Peuple (de Lausanne).**

**CONCERTS, CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES**

Salles de lecture et riche Bibliothèque.
Carte annuelle : 2 fr. En vente dans tous les magasins de la Société Coopérative de Consommation et au magasin E. Peytreux, 4, Rue de la Paix. 34

La Légende de Gösta Berling au Cinéma du Bourg

La petite salle du Bourg reprend cet excellent film tiré du roman de Selma Lagerlöf. Cette œuvre parut pour la première fois pour les fêtes de Noël en 1891, à Stockholm. C'était le premier ouvrage de cette femme écrivain, si connue en Suède, et pour lequel elle se vit attribuer le prix Nobel. C'est un vrai saga de Vikings, apparemment heurtée pour celui qui ignore la fantaisie très particulière des légendes du Nord, mais de laquelle se dégage une vigueur extraordinaire. Les héros de cette légende ont vécu entre 1820 et 1830, c'étaient des bohèmes composés de pasteurs, officiers, paysans, etc., recueillis par charité dans de vieux manoirs et qu'on nommait des cavaliers. Ce sont les aventures de ces gens fantasques que nous raconte Selma Lagerlöf.

Ces pages tragiques, réalisées pour l'écran par la Svenska, est le plus grand film produit par cette société et a été projeté dans tout l'univers avec un succès considérable. Nous y voyons dans les principaux rôles des noms bien connus tels que Lars Hanson, Jenny Hasselquist, etc. L'exécution en a été confiée à Maurice Stiller, le réalisateur d'*A travers les Rapides*, des *Emigrés*, du *Trésor d'Arne* et du *Vieux Manoir*. Nous sommes persuadés que le public lausannois ira revoir avec plaisir cette œuvre puissante, comme seules les races du Nord sont capables d'en produire.

Un Royaume bâti en neuf semaines !...

C'est invraisemblable chez nous, ou alors c'est un royaume de... lilliputiens où l'on ne rencontre que des maisons de poupées... Détrompez-vous, il s'agit d'un véritable royaume comprenant des murs, des maisons tout ce qu'il y a de plus habitable, voire même un splendide château ! Dans quelle contrée est-il situé ? A Graustark, petit pays découvert par un romancier de talent, George Barr Mc Cutcheon, et situé dans un site féérique.

Mais c'est un royaume de roman qui est devenu un royaume de... cinéma, et pour le constituer entièrement, il fallut tout un état-major d'ingénieurs, d'architectes et d'artistes qui dirigèrent une véritable armée d'artisans comprenant tous les corps de métiers.

Et c'est ainsi qu'avec beaucoup d'argent, de travail et d'imagination, on put voir s'élever en 9 semaines le royaume de Graustark que vous pouvez admirer tout à votre aise au cinéma où passe ce remarquable film de la First National.

POTASCH et PERLMUTTER

à la Maison du Peuple

Cette tragi-comédie est l'histoire de deux émigrés israélites de Galicie qui établissent à New-York un magasin de confection pour dames. Une armée de mannequins fait valoir les richesses vestimentaires des deux associés qui ont tous les défauts, mais aussi toutes les qualités de leur race. Nous les voyons obséquieux et malins attirant les clients dans la glu de leur bagout calicotar. Nous observons leur tactique habile pour vaincre l'échéance fatale et louveroyant adroitement dans un chassé-croisé d'effets à payer. Ce sont des situations tragiques pleines d'humour qu'on suit avec intérêt. Comme cela ne suffirait pas pour faire un film, les auteurs ont corsé leur histoire d'une petite amourette. Potasch et Perlmutter ont incorporé dans leur association un pauvre musicien russe qui tombe amoureux de Irma, la fille de Potasch. Une grève se produit dans la firme Potasch et Perlmutter au cours de laquelle un employé est tué. Andrieff, le fiancé d'Irma, est accusé de meurtre et jeté en prison ; pour le délivrer il faut donner une forte caution, ce qui contribue à ruiner le crédit du magasin de confection. Cependant tout s'arrange et Andrieff vient ajouter un nouveau rayon de gloire à l'entreprise Potasch-Perlmutter, et les spectateurs rient et regardent autour d'eux si leurs proches voisins ne se sentent pas visés.

Cette tragi-comédie est on ne peut mieux jouée et nous dirons même que c'est un petit chef-d'œuvre méconnu, un parent pauvre du cinéma, humble mais intelligent.



L'Orchestre dans les Cinémas

M. Chataignier écrit dans *Le Journal* : « Les éditeurs de deux grandes firmes françaises conviendraient, cette semaine, la presse cinématographique et les directeurs de salles à une présentation privée de trois épisodes d'un ciné-roman *Jean Chouan*, œuvre du parfait écrivain Arthur Bernède, mise en scène par Luitz-Morat.

Je ne sais si les assistants ont remarqué, comme moi, une innovation qui pourrait être facilement appliquée, sinon dans les salles déjà construites, mais dans celles que l'on se propose d'édifier. Contrairement à l'habitude l'orchestre n'était pas placé devant l'écran. La ligne lumineuse, si gênante pour la vue, que forment les lampes des pupitres ; le reflet blanc, qui diminue la valeur et le relief des images n'existaient plus. On avait mis tout simplement les musiciens derrière les spectateurs. Ne croyez pas que cette disposition enlevait la moindre sonorité, que l'oreille cherchait les phrases musicales, ni que le chef d'orchestre se trouvait gêné de cet éloignement.

Tout le monde y gagnait au contraire. Les exécutants n'étaient plus dissimulés, enfoncé au fond d'une fosse et l'ombre chinoise du chef ne se dessinait plus, mystérieuse et agitée, entre la projection et le public.

Si les directeurs adoptaient la formule nouvelle qui nous a séduits, les occupants des premiers rangs de fauteuils d'orchestre et de balcon ne songeraient plus à protester contre la barrière de lumière qui fatigue leurs yeux.

L'idée ingénieuse mérite en tout cas d'être étudiée. »

BANQUE FÉDÉRALE

(S. A.)

LAUSANNE

Nous bonifions actuellement un intérêt de

4%

sur LIVRETS DE DÉPÔTS

Retraits sans préavis jusqu'à Fr. 1000 par mois.



Le conte de *Peter Pan* interprété par l'exquise *Betty Bronson* remporte un triomphe à Berlin. A ce sujet paraît un excellent article du *D^r M.* dans le *Lichtbildbühne* au sujet des enfants et du cinéma. Le *D^r M.* reproche aux pédagogues d'alourdir l'esprit des petits en ne voulant leur donner que des films pédants, délaissant complètement le côté fantaisie.

« Ils prennent à ces pauvres petits toute la fraîcheur et les contraignent trop tôt aux grises nécessités de la vie journalière. Cela vient assez tôt. » Et il suggère l'excellente idée de filmer les livres favoris des enfants.

Il y a en effet une tendance à faire des enfants de petits vieux, à leur révéler de la vie les plus hideuses tares et à leur enlever la seule joie et le seul motif de vivre : Les Illusions.

Actualités. — Au bon vieux temps encore, assez proche de nous, les grands chanteurs, gros ténor ou basse famélique, étaient heureux lorsque quelque prophète leur annonçait qu'ils avaient 40,000 francs dans le gousier ; aujourd'hui nulle nécessité d'avoir été au Conservatoire et à l'Opéra pour posséder ce capital, soyez simple député. Les modestes 12,000 d'avant-guerre viennent de s'octroyer — l'Etat c'est moi — 40,000 francs par an, ainsi pour cette somme nous continuerons à entendre leurs voix harmonieuses prononcer d'intelligents discours et c'est une joie de penser que ses martyrs de la politique qui vouent leur temps précieux au bien-être de leurs électeurs ne souffriront pas de la vie chère.

M. Painlevé junior, fils de l'ex-Premier, bien qu'il déclare n'être pas un fils à papa, va faire du cinéma dans le louable but de trouver de l'argent pour entretenir ses laboratoires qui tombent en ruines.

La charmante Marianne qui en cinquante ans a dévoré plus de milliards qu'aucune monarchie ne le fit en mille ans, n'a guère souci des austères savants et de leurs travaux. Malgré son demi-siècle la joyeuse Marianne est à la page et préfère le bas de soie percé au vieux bas de laine des monarchies prévoyantes.

Une supériorité de l'Ecran sur le Théâtre c'est qu'il nous épargne la lourde et prétentieuse littérature de *B. Shaw* qui se croit un ironiste et le plus grand génie du siècle.

C'est le fond de la pensée de nombre de ses congénères, mais plus malins, ils n'ont pas l'insolente franchise de *M. Shaw*. Interviewé sur les plus illustres auteurs dramatiques vivant en Angleterre, cet Irlandais a répondu : « Il y en a trois : Bernard Shaw, B. Shaw et Shaw. »

Be shy.

La Bobine.

La Tragédie de Lourdes au Cinéma-Palace

L'établissement de la rue St-François nous donne cette semaine un film édifiant, recommandé par le haut clergé et proclamé, par la presse catholique de France et de Belgique, comme étant le plus grand chef-d'œuvre qui ait été produit et le film le plus impressionnant qui ait été réalisé dans le domaine religieux et esthétique.

L'histoire, traitée par Julien Duvivier, nous montre la faille du matérialisme nihiliste, négation de toute idée religieuse, devant le miracle produit par la foi et une intervention divine de la vierge qui apparut un jour à Bernadette Soubirous, dans une grotte de Lourdes. C'est aussi une thèse tendant à prouver que là où la science est impuissante dans la guérison des infirmités physiques et de certains cas pathologiques, la prière a des ressources cachées d'une efficacité miraculeuse, d'où est née une multitude de sectes pseudo-religieuses qui s'égrènent jusqu'aux convictions laïques des écoles de Nancy ou coustisme, c'est-à-dire de l'auto-suggestion ; méthode pratiquée avec succès par Charcot, à la Salpêtrière, pour certaines maladies nerveuses que les profanes appellent un mal mystérieux.

Donc, pour en venir à notre histoire, Vincent Leverrier, sommité de la science moderne (*Henry Krauss*), est un athée convaincu qui élève ses enfants dans le positivisme le plus irréligieux. Sa femme est morte d'un mal obscur qu'il n'a pas pu vaincre, avec toute sa science. Les enfants ont bien grandi et mal tourné, le fils a volé, il s'est affilié à la secte secrète du Klu-Klux-Klan, ennemie de toutes les religions, mais il a été puni de sa conduite, car il devient complètement paralyse.

La fille du savant s'est éprise du faux prophète délégué par le K. K. K., mais sa santé ne laisse pas d'inquiéter le savant qui constate chez sa fille les mêmes symptômes de la maladie qui a emporté sa femme.

Sur les instances des Barrois, amis de la famille, gens très pieux, Suzanne se décide à entre-